

"Chaque livre est un défi"

Propos recueillis par Josyane Savigneau, [Le Monde](#), 3 août 2009

Joyce Carol Oates Depuis 1964, la romancière américaine a publié plus de 70 titres (romans, essais, poésie et romans policiers) et a reçu plusieurs prix littéraires, dont le National Book Award, pour « Eux », en 1969. « Fille noire, fille blanche », son nouveau livre, paraîtra en septembre

**- Vous avez écrit à plusieurs reprises sur la question noire. Mais dans « Fille noire, fille blanche », le roman qui paraît en France en septembre (éd. Philippe Rey), le personnage de la fille noire, Minette, est, pendant un long moment, très ambigu. On ne sait pas si elle est réellement victime de racisme et de harcèlement, ou si, pour d'obscures raisons, elle invente ces mauvaises manières qu'on lui ferait.**

Au bout du compte, tout devient plus clair, mais je ne veux pas le dévoiler ici. Ce qui est certain, c'est qu'elle est un personnage complexe, qui vit dans un monde qui lui est inhospitalier. C'est une victime potentielle, mais elle est aussi agressive, manipulatrice, et fondamentalement masochiste.

**- Elle est fille de pasteur et sa condisciple à l'université, Geena, la Blanche, est fille d'un couple de gauchistes des années 1960-1970. Dans plusieurs de vos nombreux romans, près de cinquante aujourd'hui, la critique sociale est souvent très virulente. Dans « Fille noire, fille blanche », avez-vous voulu mettre en lumière l'échec d'une certaine gauche radicale, non seulement en politique, mais dans l'éducation de ses enfants ?**

Je ne suis pas aussi critique que cela envers ces gens-là. Certains d'entre eux sont allés trop loin au service de leur idéal, se sont mis hors la loi. Mais il faut se replacer dans le contexte des années 1960 et 1970, au moment de la guerre du Vietnam. Il était nécessaire de se révolter contre la politique américaine de l'époque. Nous sommes un pays de rébellion, qui s'est construit sur une révolution. La France aussi est porteuse de l'esprit de révolution. Et les révolutions vont toujours trop loin.

**- Mais le père de Geena a été très absent, a failli dans l'éducation de sa fille et rejoint ainsi un grand nombre de figures de père négatives dans votre œuvre ?**

Réussit-on jamais une éducation? Quant aux personnages de pères dans mes romans, ce sont souvent de fortes personnalités, avec tout ce que cela comporte de difficultés dans les rapports humains. Ce sont des personnes complexes, et j'aime la complexité.

**- Parlons d'un de vos grands livres, de 1969, « Eux » (Stock), l'histoire chaotique d'une famille pauvre, que l'on suit de la Grande Dépression des années 1930 aux émeutes raciales de 1967. Des drames, de la violence, des amours, de la folie, dans les bas-fonds de Detroit. Est-ce que les deux héroïnes sont des victimes du grand rêve américain?**

Ce ne sont pas des femmes qui vivent pacifiquement, et il y a une sensation de cauchemar dans ce livre. C'est curieux, je pensais souvent, en écrivant, à la figure de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*, j'aime beaucoup Stendhal. *Eux* est un roman sur la lutte des classes, un sujet qui m'a toujours passionnée et qui en effet suppose qu'on travaille sur la complexité, la tension, le drame, comme j'aime le faire. Le piège du rêve américain, oui, bien sûr, mais elles s'en sortent, finalement.

**- Un de vos livres les plus récents, de 2007, n'est pas un roman mais votre journal intime, de 1973 à 1982 (éd. Philippe Rey). Pourquoi, en décidant de le publier, avez-vous fait des coupes dans ce texte ?**

Il faisait 4000 pages, c'était vraiment excessif. Je l'ai relu et coupé mais je n'ai rien modifié, rien corrigé, contrairement à ce que je fais avec mes romans, que je travaille toujours beaucoup. Je n'ai pas gardé seulement des réflexions sur mon travail ou sur la littérature, je sais que lorsqu'on aime lire des journaux intimes, on apprécie les petits faits anodins, le temps qu'il fait, les rencontres improbables...

**- Les personnages, comme Lillian Hellman ou Jackie Kennedy.**

Toutes deux ont demandé à me rencontrer. Lillian Hellman, c'était comme une sorte de convocation à une audience avec une grande dame des lettres. Un curieux moment. Elle fumait et toussait sans cesse et je n'ai toujours pas vraiment compris pourquoi elle avait voulu me voir. Mon déjeuner avec Jackie Kennedy reste tout aussi mystérieux.

**- Vous avait-elle lue ?**

Je ne sais pas, elle parlait plutôt de mondanités, de ses sorties au théâtre, au ballet, tout était social. Elle était éditrice et quand je lui ai demandé quels livres elle allait publier, elle a éludé. Elle était habituée à tout éluder.

**- Dans votre essai de 2003, « La Foi d'un écrivain » (éd. Philippe Rey), vous évoquez le « Journal » de Virginia Woolf et celui d'Alice James. Avez-vous pensé à elles, à leur méthode, en commençant le vôtre ?**

Je l'ai commencé à Londres parce que j'avais le mal du pays. Je suis quelqu'un de très sédentaire, et je vivais mal l'hiver londonien, pluvieux, sans soleil. Je voulais rentrer à la maison. Je ne le pouvais pas. Et même l'écriture de mon roman en cours ne calmait pas ma mélancolie. Alors je me suis réfugiée dans ce journal. Mais je ne voudrais pas donner une image totalement négative de mon séjour à Londres, avec comme seule joie mon journal. J'ai rencontré beaucoup de gens que j'ai appréciés, mais je ne me sentais vraiment pas chez moi.

**- Dans ce journal, en parlant de politique, vous dites : « Les hommes politiques peuvent être fascinants, la politique jamais. A moins que ce ne soit le contraire. » Avez-vous pris une décision sur le sujet depuis ?**

J'ai écrit cela au moment du Watergate. On avait une obsession de la politique et des politiciens. Comme on l'a eue pendant les années de George Bush, le fils. A Princeton, où j'enseigne, et qui est une université de gauche, on ne parlait que du désastre de la politique de Bush. Mon mari lisait trois quotidiens par jour pour confirmer son diagnostic sur ce désastre. Pour être désespéré.

Moi je ne m'implique pas autant, je suis plus distante. Si je lis un journal par semaine, cela me suffit. Mais je ne me désintéresse pas pour autant de la politique et je me suis évidemment réjouie de la victoire de Barack Obama.

**- Dans votre journal et vos essais, vous mentionnez Gide, Proust, Sartre, dont une citation, « Le génie n'est pas un don mais l'issue qu'on invente dans les cas désespérés », figure en épigraphe de votre gros roman sur Marilyn Monroe, « Blonde » (Stock)...**

Gide, c'est une lecture lointaine, pendant mes études. Proust, bien sûr, mais aussi Claude Simon que nous avons publié, mon mari et moi, dans notre petite maison d'édition, bien avant son prix Nobel. C'est un très bon écrivain, dans une veine faulknérienne. Sartre, je l'ai beaucoup lu.

**- Et Simone de Beauvoir ?**

C'est un grand écrivain, mais je trouve sa vie avec Sartre, sa soumission à lui, pathétique et peu en accord avec son féminisme.

**- Vous semblez sensible aux clichés véhiculés sur Beauvoir par certaines femmes et que démentent toute sa vie, son œuvre, sa lucidité constante, sa liberté. Est-ce son amour pour Sartre qui dérange tellement ?**

Je ne peux pas comprendre leur histoire. Je sens Beauvoir très dépendante de Sartre, victimisée par lui. Mais peut-être n'ai-je pas assez lu pour vraiment juger.

**- Vous avez écrit de magnifiques pages sur James Joyce. Vous a-t-il influencée ?**

Certainement. Mais j'ai deux autres maîtres, Faulkner et Hemingway. Faulkner sait lier le passé et le présent comme personne. Pour Hemingway le passé est inaccessible, il agit sur nous, mais on ne peut pas en avoir vraiment conscience. Là, je le rejoins.

**- Quand vous dites que votre enfance est morte, par exemple ?**

Oui, le passé est là, vous le portez en vous, mais vous ne pouvez pas le contrôler. Tandis que chez Faulkner on a une conscience aiguë de ce passé. Et une certaine maîtrise. En outre, Hemingway ne travaille pas autant sur la sensation que Faulkner, ou Proust, bien sûr. Ses descriptions sont brèves, il ne s'attarde pas aux objets, aux parfums... Quant à Joyce, il est parvenu à créer un langage spécifique pour chaque situation.

Dans *Ulysse*, on le constate à chaque chapitre. C'est d'une extrême virtuosité, admirable. Il manie à la perfection la musicalité de la langue, il a un humour extraordinaire. Sans créer une langue à part, comme il l'a finalement fait, il faut tenter de le suivre en cherchant un mode d'expression particulier pour chaque histoire.

**- Est-ce en cherchant cela que vous êtes passée de ce qui devait être un petit roman sur la figure de Marilyn Monroe, à ce livre de près de 1 000 pages ?**

Je pensais faire une sorte de conte, de 180 pages environ, la pauvre petite fille de province qui devient un mythe. Et, arrivée là, je me suis aperçue que j'étais seulement au début d'un livre. Je l'ai restructuré comme une épopée, tout en essayant de garder un côté d'intimité. C'était assez difficile.

**- On vous demande souvent comment vous faites, tout en enseignant constamment, pour écrire autant. Mais on vous demande rarement pourquoi ?**

Chaque livre est un défi. Et j'aime les défis. A mes débuts, j'ai été très controversée, très critiquée parce que j'écrivais sur des sujets de société, sur le politique. Un critique a même écrit que j'aurais dû laisser cela à Norman Mailer... Bien que je ne lise pas systématiquement l'ensemble des commentaires faits sur mes livres, mais seulement quelques-uns, je pense que cette controverse a cessé. Et, quoi qu'il en soit, je continue d'écrire ce que j'ai envie d'écrire.